

Ce soir-là, Thérèse était si courroucée contre sa robe d'indienne et contre les demoiselles de Beautreillis, qu'elle ne fit pas même attention à Pierre Houchard. Celui-ci était assis dans son coin ordinaire, derrière la lampe. Il ne perdit pas un mot des plaintes de Thérèse. Il se retira bientôt en prononçant sa phrase ordinaire :

—Bonsoir, mère Brusson : bonsoir, Thérèse.

Thérèse était déjà endormie, et sa mère venait de fermer sa porte lorsqu'elle entendit frapper.

—Ouvrez, n'ayez pas peur, mère Brusson, dit-on du dehors ; c'est moi, Pierre Houchard. Heureusement, ajouta-t-il en lui remettant un paquet de mousseline ; heureusement que la marchande de nouveautés n'avait pas encore fermé boutique. Je lui ai demandé juste la même étoffe que prennent les demoiselles de Beautreillis. Mais surtout, mère Brusson, n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous ai apporté cette mousseline, si donc ! donnez-lui cela comme venant de vous.

Pierre Houchard, qui venait de prononcer là plus de paroles qu'il n'en disait ordinairement en quinze jours, s'enfuit aussitôt sans donner à la mère Brusson le temps de lui répondre. Celle-ci était glorieuse comme la plupart des mères de la beauté de leurs filles.

Le lendemain, dès que Thérèse fut partie, elle se mit donc, avec les autres couturières qu'elle employait d'habitude, à tailler en plein dans la mousseline de Pierre Houchard. La robe était presque finie vers les six heures, lorsque Thérèse rentra. Elle ne dit pas à sa fille que la mousseline venait de Pierre Houchard. Elle parla de nouvelles commandes et de factures acquittées. Thérèse ne l'écouta même pas, tant elle était impatiente d'essayer la robe.

Le soir, chez Mme de Beautreillis, Mlle de la Regnière lui dit :

—Sais-tu bien, Thérèse, que tu as là une Robe qui te va à merveille ? Seulement, avec une robe de mousseline, il te faudrait aussi des boucles d'oreilles longues, comme les miennes.

Thérèse fut ravie de ces compliments ; elle oublia les humiliations des jours passés. Il lui sembla, que, grâce à sa belle robe, une certaine égalité était établie tout à coup entre elle et les autres demoiselles, qui ne la traitaient plus avec hauteur.

On vint à parler d'Adolphe Brotier. Son nom avait été encore une fois placé sur la liste des officiers qui s'étaient récemment distingués. Mlle de la Regnière et Mlle de Beautreillis affectaient de ne parler d'Adolphe qu'avec indifférence ; mais Thérèse vit bien que leur désir secret était d'être remarquées par le jeune officier à l'entrée de l'impératrice. Adolphe avait été son prétendu autrefois, et, s'il la revoyait sous cette belle robe de mousseline avec les autres demoiselles de la ville, il ne craindrait peut-être pas de la reconnaître, de lui parler ; mais, pour cela, il fallait qu'elle parût devant Marie-Louise ! Or, après tout, elle avait travaillé au voile comme les autres demoiselles ; elle était désormais aussi bien mise, et plus jolie peut-être : pourquoi donc ne paraîtrait-elle pas aussi devant l'impératrice ! Cet espoir qu'elle osait à peine former lui parut moins impossible et moins chimérique, lorsque le maire, M. Desmarests, entrant dans le salon vers la fin de la soirée, dit en jetant les yeux sur le voile :

—Mesdemoiselles, nous avions tort, en vérité, Saint-Leu et moi, de mettre en doute votre activité. Le voile sera prêt pour l'arrivée de Marie-Louise, j'en suis sûr maintenant.

Les demoiselles de Beautreillis furent alors obligées d'avouer que l'aiguille de Thérèse leur avait été d'un grand secours. C'était elle qui avait exécuté, avec une habileté sans exemple,

les parties du dessin les plus difficiles ; elle surtout qui avait su si bien réparer le dommage causé par la chute de la lampe.

—Très bien, Thérèse, dit M. Desmarests en frappant sur la joue de la jeune ouvrière ; je te félicite de ton zèle et de ta bonne volonté. Mon enfant, ton travail ne restera pas sans récompense.

Thérèse devint rouge de plaisir ; elle ne douta plus, après avoir été ainsi publiquement complimentée par le maire, qu'elle ne dût faire partie de la députation. En rentrant, elle raconta tout à sa mère. Pierre Houchard était assis dans un coin, sa place accoutumée. Il jouissait intérieurement de la joie de Thérèse, mais sans témoigner, par le moindre signe extérieur, qu'il y eût la moindre part.

—Et toi, mon bon Pierre, s'écria Thérèse en se tournant tout à coup vers lui : me trouves-tu mieux avec ma robe blanche qu'avec ma robe d'indienne !

—J'aime mieux la robe d'indienne, répondit Pierre, qui ajouta en lui-même : Si je préférerais la robe de mousseline, elle deviendrait peut-être que c'est moi qui l'ai achetée.

—Mon pauvre garçon, reprit Thérèse, tu n'as pas de goût ! Songes donc que ma robe est tout à fait pareille à celle des demoiselles de Beautreillis, et que je paraîtrai peut-être avec elles devant l'impératrice ! Dieu ! si Adolphe Brotier pouvait me voir sous cette toilette ! Pierre Houchard s'en alla sans rien dire. Le lendemain, en se rendant à sa forge, il trouva la mère Brusson sur le seuil de sa maison. Il lui remit une petite boîte ronde :—C'est pour Thérèse, dit-il ; puisqu'elle a déjà la robe, il faut bien qu'elle ait aussi les boucles d'oreilles pareilles à celles des demoiselles de Beautreillis.

—Pauvre garçon, se dit la mère Brusson, il se ruine pour Thérèse ; mais enfin elle doit être sa femme. Quel bon mari elle aurait là !

Cependant plusieurs courriers arrivés de la frontière annoncèrent heureusement que l'impératrice ne pouvait manquer d'entrer à C.... le surlendemain. M. Desmarests fit venir alors Thérèse et lui demanda à combien elle estimait le temps qu'elle avait mis à travailler au voile. " Si j'osais, dit Thérèse en balbutiant, il y a quelque chose qui me ferait un bien plus grand plaisir que tout l'argent qu'on pourrait me donner ! " M. Desmarests l'engagea à s'expliquer. " Eh bien ! reprit-elle d'une voix tremblante, si on voulait seulement me permettre de paraître devant Marie-Louise avec les demoiselles qui lui présenteront le voile !... — Pourquoi pas ? dit M. Desmarests, n'y a as-tu pas travaillé plus qu'elles toutes ? Qu'à cela ne tienne ! tu n'as qu'à te trouver après-demain dimanche à la sous-préfecture. C'est entendu."

Jusqu'au dimanche Thérèse ne fit que penser à l'empereur, à l'impératrice, au voile, à ses boucles d'oreilles, mais surtout à Adolphe Brotier. Ce fameux dimanche arriva enfin. Dès le matin les cloches sonnèrent. On joncha les rue d'herbes et de fleurs. Chaque habitant suspendit un drapeau tricolore à ses croisées. Dès le matin les douze demoiselles qui avaient travaillé au voile étaient en toilette, avec leurs mères, dans le salon de la sous-préfecture. Le voile qui depuis plusieurs jours occupait et bouleversait la ville était placé au centre d'une table ronde, sur un magnifique coussin en velours cramoisi.

En ce moment on vint annoncer que Mme Brusson et sa fille étaient dans l'antichambre et demandaient à entrer pour se joindre au cortège.

M. Desmarests se souvint alors qu'il avait accordé à Thérèse la permission de paraître devant l'impératrice. Cette nouvelle souleva un cri général d'indignation qui fit comprendre à M. Des-